



## PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page

### MODES.

Les causeries intimes ont eu beaucoup d'entrain depuis le bal de la préfecture ; les femmes avaient tant de choses à se dire ! Il y avait dans les salons de l'Hôtel de ville une bigarrure à laquelle on n'est pas accoutumé dans les réunions périodiques ; il y avait des toilettes à mentionner, des réflexions sérieuses à faire sur la mode, sur les parures nouvelles qu'il fallait adopter ou modifier. Le collier éblouissant de la princesse Mathilde remettait en honneur les colliers plus modestes, abandonnés depuis longtemps, et la simplicité de bon goût de M<sup>me</sup> Berger tendait à maintenir l'usage hospitalier de s'éclipser devant les femmes qu'on reçoit chez soi. Les musiciennes et les danseuses citaient les quadrilles qui feront fureur ; les friandes avaient retenu le

nom des pâtisseries qu'elles veulent introduire dans leurs raouts ; les douairières comparaient ; les retardataires disaient combien d'heures elles avaient passées en voiture avant d'arriver ; les vaniteuses citaient le mot aimable que leur avait adressé tel grand personnage ; enfin, la semaine a été défrayée par ces quelques heures de plaisir à l'Hôtel de ville.

Nous ne nous ferons ici l'écho que de ce qui touche les parures, et plus en général qu'en particulier, car elles étaient plutôt nombreuses que variées.

Nous citerons une robe de satin cerise, ornée de nœuds en perles mêlés à des rubans ; ces nœuds continuaient sur le corsage ; il y en avait un de chaque côté de la coiffure en cheveux ;

Une robe de crêpe blanc à trois volants brodés en or, et les manches demi-longues



et larges garnies de volants pareils. Sur la tête un turban *Carlotta* d'Alexandrine<sup>1</sup>, en gaze lamée.

Une robe de velours épinglé rose, toute unie; le corsage plat, couvert d'une échelle en diamants; dans les cheveux, une guirlande de boutons de roses de mai mêlés à des diamants qui avaient été montés chez Cartier<sup>2</sup>.

Une robe de crêpe noire, avec sept ruches de tulle rose; corsage à berthe, la guirlande et le bouquet en perles noires et bruyère rose. Cette toilette, au moins *originale*, seyait bien à une jolie blonde.

Une robe de brocart blanc, avec le tablier en angleterre, dont chaque rang était retenu par un nœud de satin blanc à cœur en diamant. Un petit bord en angleterre, avec une longue plume rose attachée par une agrafe en brillants.

Une robe satin bleu ciel, sous une jupe en dentelle noire, guirlande et bouquet en perles bleues et narcisse.

Deux jolies sœurs avaient des robes en crêpe rose à trois grands plis surmontés d'une broderie en soie. Le corsage drapé avec bouquet de camélias panachés naturels; les cheveux roulés pour former double bandeau bouffants.

La belle M<sup>me</sup> de R...y portait une robe en moire antique maïs, avec un seul volant, très-haut, relevé en guirlande par des grappes de groseilles. Les bandeaux bouffants dégageaient le front et retombaient derrière les oreilles en deux longues boucles qui soutenaient une barbe attachée de chaque côté de la tête par des grappes pareilles à la garniture de la robe.

Une robe de brocart, à corsage plat, avec une berthe partant de la pointe et venant sur les épaules former manches.

Beaucoup de robes de crêpe à volants découpés et festonnés; robes de grenadines à bouillonnées de tulle, couleur sur couleur; robes d'étoffe, ornées de blondes basses, posées en échelle sur les côtés; robes de gaze à trois jupes bordées de ruches en satin; robes relevées sur les côtés, avec des fleurs; le transparent en satin garni d'un bouillonné; robes brochées Pompadour, très-ornées de dentelles; robes de taffetas à deux

jupes découpées à dents et ces dents bordées de petites blondes. Beaucoup de pierreries sur les corsages; des plumes dans les cheveux; des petits bords en crêpe, ou le fond en dentelle et la passe en velours; des coiffures en chenille et d'autres en perles de chez Cartier.

On remarquait généralement que les robes étaient plus courtes sur le devant, afin de laisser apprécier toute l'élégance de la chaussure, spécialité dans laquelle le nom de Melnotte, représenté aujourd'hui par Desfossés<sup>3</sup>, conservait toute sa supériorité, tout son prestige. Nombre de ces robes charmantes, et cent autres, que l'espace nous empêche de citer, sortaient des salons de M<sup>me</sup> de Baisieux<sup>4</sup>. — Et dans les mains les plus élégantes se reconnaissaient les éventails de Duvelleroy<sup>5</sup>, adorables fantaisies qu'on croirait oubliées du siècle passé. — Au milieu de toutes ces splendides coquetteries, on remarquait encore les mouchoirs de la *Sublime-Porte*<sup>6</sup>, tout encadrés de dentelles, et imprégnés des parfums de Guerlain<sup>7</sup>. — Quant aux délicieuses coiffures de M<sup>me</sup> Dasse<sup>8</sup>, nous devons les mentionner comme grâce et nouveauté; elle emploie beaucoup de blondes, comme ce qu'il y a de plus léger et de mieux seyant. A la dernière soirée du président, on a remarqué son turban, *odalisque*, qui, composé de tulle sablé d'or et d'un long marabout, est tout ce qu'on peut rêver de plus coquet et de plus charmant.

Bien que nous soyons en pleine saison d'hiver, ce qui veut dire de soirées, de bals, de concerts, on n'a pas absolument renoncé au plaisir du bois par ces rares journées où le soleil vient adoucir la température et éclairer le paysage. Ces jours-là les équipages prennent la route de Neuilly, et vers les deux heures, les allées du bois sont sillonnées par des centaines de coupés, de calèches, de cavaliers et d'amazones. — La plupart de ces amazones ont le corsage à deux rangs de boutons, croisant jusqu'en haut; les manches justes, légèrement ouvées et le parement serré au poignet. Les

<sup>1</sup> Rue d'Antin, 44. — <sup>2</sup> Rue Louis-le-Grand, 32.

<sup>3</sup> Rue de la Paix, 20. — <sup>4</sup> Rue Sainte-Anne, 44. —

<sup>5</sup> Passage des Panoramas, 17. — <sup>6</sup> Rue de la Paix, 7. —

<sup>7</sup> Rue de la Paix, 11. — <sup>8</sup> Rue Richelieu, 38.



plus charmantes formes que nous ayons remarquées sortaient de chez Lavigne<sup>1</sup>. Cet habile tailleur a étudié avec un soin tout particulier la coupe des robes; aussi s'est-il acquis une véritable célébrité dans cette spécialité des amazones et des robes de ville. Grâce à son invention pour mouler le corps — sur les vêtements quels qu'ils soient, sans les abîmer, — grâce à cette invention, il donne à sa coupe une précision, une justesse réellement merveilleuses. A cette perfection de procédé joignez le bon goût, et vous comprendrez cette grande vogue que s'est acquise M. Lavigne.

N'oublions pas, à propos de cheval et de toilettes de bois, les bottes de Clercx<sup>2</sup>, si élégantes et si distinguées. C'est là un des cachets de la véritable fashion, comme la canne de Verdier<sup>3</sup>, au pommeau d'or ou d'argent oxydé, la chemise à plis de fantaisie, des ateliers de Berthier<sup>4</sup>, dont le nouvel établissement comptera bientôt parmi les plus élégants et les plus en vogue de Paris.

#### Chez une aïeule.

Il est pénible de vieillir, de dire adieu sans retour aux grâces et aux enivres de la jeunesse, de subir les effets inévitables de la marche du temps; mais combien les impressions perdent de leur amertume pour la femme qui, entourée d'une famille nombreuse et affectionnée, y retrouve les charmes et les illusions qu'elle croyait avoir à jamais perdues!

Ces réflexions nous étaient suggérées par une visite que nous avons faite, hier, à la marquise de G., octogénaire; visite toute d'intimité et de confiance, dans laquelle son cœur si bon et son esprit si éminemment distingué se sont révélés encore une fois.

Elle était dans sa chambre à coucher, dont le tapis et les meubles étaient couverts de paquets et de cartons, qu'elle ouvrait et refermait elle-même avec une joie d'enfant. C'est que tout cela était des cadeaux d'étrennes, et que le plaisir qu'on donne est encore bien au-dessus de celui qu'on reçoit.

— Quoi! déjà vos emplettes du nouvel an!

<sup>1</sup> Rue Vivienne, 2 bis. — <sup>2</sup> Boulevard des Italiens, 11.  
— <sup>3</sup> Rue Richelieu, 102. — <sup>4</sup> Rue Louvois, 2.

lui dis-je; décembre est à peine commencé!

— A mon âge, répondit-elle en souriant, il faut être en avance; qui sait si l'année, quoique bien prochaine, m'appartiendra?

Je détournai cette pensée d'avenir, en la priant de me montrer les objets de son choix et de m'en dire la destination.

Je les répète ici pour les heureuses grand-mères qui voudraient l'imiter.

— Voici d'abord, dit-elle, pour ma fille aînée, qui est une frileuse; c'est un manteau de chez Gon<sup>1</sup>, dont la coupe est nouvelle et la fourrure du plus beau choix. Pour son mari, des portières en tapisserie qui vont être tendues dans son cabinet par Foye-Davenne<sup>2</sup>; il les a assorties aux tapis qu'il a déjà fait placer dans l'hôtel.

Ouvrez ce carton avec bien de la précaution, c'est une garniture de bal pour ma petite-fille Julie. Je l'ai prise chez Cartier, et j'étais fort embarrassée. Un assortiment si complet de fleurs, de fruits, de feuillage et de mousse, que je ne savais à quoi m'arrêter. Voyez comme c'est joli, ce mélange de roses et de raisin noir, et comme cette guirlande, si artistement montée, fera bien dans la chevelure blonde de Julie!

Ceci est une montre de chez M. Raby<sup>3</sup>, de l'horlogerie de Versailles, pour son jeune frère.

Voici qui doit enchanter ma bru; elle désirait depuis longtemps un cachemire orange, et je l'ai trouvé si magnifique chez Gagein<sup>4</sup>, que j'ai cédé à la tentation.

Quant à la femme du général, qui n'aime que les fantaisies, dites-moi si elle sera contente de ce petit coffret. C'est un chef-d'œuvre de Tahan<sup>5</sup>; les incrustations qui entourent les médaillons de Sèvres ont un fini et une perfection de travail très-remarquables. La boîte dans laquelle est enfermé le cachemire est simple; mais cette simplicité est relevée par la richesse des armes, exécutées en fer et écaille.

Je devais à ma nièce son cadeau de nocces, et j'ai cru, pour un jeune ménage, ne pouvoir rien offrir de mieux que de la vaisselle.

— De la vaisselle! m'écriai-je en riant.

— Oui, reprit la marquise, et je l'ai été

<sup>1</sup> Rue Vivienne, 18. — <sup>2</sup> Rue N° des Petits-Champs, 63.  
— <sup>3</sup> Boulevard des Italiens, 17, au premier. — <sup>4</sup> Rue Richelieu, 93. — <sup>5</sup> Rue de la Paix, au coin du boulevard.



chercher chez La Roche-Boin<sup>1</sup>. Après avoir laissé passer les acheteurs justement émerveillés de ses buires, de ses thés, de ses couteaux de Bohême enchâssés dans des dorures précieuses, j'ai commandé un service de dessert vert et or qui sera d'un goût exquis, si j'en juge d'après les dessins qu'il m'a montrés.

En revenant, je me suis arrêtée chez Susse<sup>2</sup>, où j'ai fait un choix de statuettes et d'aquarelles, que mes petits-fils se partageront.

— Je ne vois rien pour la comtesse Marie ? dis-je.

— Pour elle, répondit la marquise avec ironie, c'est une lionne, comme on disait il y a quelques années, et je me garderais bien de faire un choix qui ne fût pas en harmonie avec ses habitudes tant soit peu originales. Denière lui enverra son lustre pour son salon qu'elle va rouvrir pour un bal ; j'ai pensé que cet à propos trouverait grâce devant ses goûts un peu excentriques.

Tenez, mon amie, ajouta-t-elle, voilà pour les plus franchement heureux de nous tous. Ce sont de nouveaux joujoux de chez Giroux<sup>3</sup>, et des bonbons de chez Boissier<sup>4</sup>. Comme il faut joindre l'utile à l'agréable, les bons petits anges auront, avec cela, des paletots valaques de M<sup>lle</sup> Leclerc<sup>5</sup>.

Mais je me suis donné aussi mes étrennes. Regardez ces belles lampes de chez Sentex<sup>6</sup>, qui vont être allumées ce soir pour illuminer mes trésors.

Il y aura encore une chose, c'est un lit de fer de chez Dupont<sup>7</sup>. Il n'y manque plus que l'estrade et les dorures.

Après cet examen, continua-t-elle, vous ne pouvez me refuser un léger souvenir. Et elle m'offrit, avec cette aménité qui caractérise le vieux temps, un sachet de chez Mayer<sup>8</sup>, contenant des gants du matin et du soir.

Ce sachet en satin bleu, magnifiquement brodé, je le garderai comme une relique, car l'amour maternel qui conserve sa puissance, son abnégation et son adorable désir de plaire aux siens jusqu'à un âge si avan-

cé, est ici-bas ce qui peut-être nous rapproche le plus de la divinité.

## EXPOSITION FRANÇAISE A LONDRES.

On nous écrit de Londres :

La nouveauté du moment est l'ouverture de l'Exposition de l'industrie française dans le magnifique local de Georges street Hanover square. Ce temple, dédié à l'industrie française, a été honoré, le jour de son ouverture, de la présence du prince Albert, qui a témoigné à M. Sallandrouze de Lamornaix toute sa satisfaction ; depuis lors, l'élite de la noblesse et du monde fashionable s'y porte, et semble l'avoir adopté pour ses galeries favorites ; et effectivement rien n'est plus joli ni mieux distribué que les nombreuses industries qui y ont fait élection de domicile. Les cristaux, les bronzes, les camées, la bijouterie, les porcelaines de Sèvres, les cachemires français, l'ébénisterie, les soies et damas de Lyon, les parquets, les fleurs artificielles, les tissus de laine, la papeterie, les reliures et enluminures, la lustrerie, les ivoires sculptés, les pianos, les orgues, les belles tapisseries des Gobelins et d'Aubusson, et ces charmants riens d'un goût si exquis que l'on appelle l'artiste Paris, s'y sont tour à tour admirer. La galerie nouvelle occupe la longueur de toute une rue (New Maddox street), et va de George street, Hanover square, jusqu'à New-Bond street. Ce qu'il a fallu de peines, de soins et d'argent pour arriver à un si beau résultat que cette grande exposition est indicible ; aussi peut-on dire avec vérité que M. Sallandrouze a bien mérité de la France, des Français et de l'industrie française en général. La nouvelle exhibition a été très-bien reçue par la presse de toutes les nuances : le *Times*, le *Morning-Post*, le *Morning-Chronicle* ont célébré ses merveilles. Un seul homme, un monsieur Graham, tapissier de son état, a brisé une lance contre elle dans les colonnes du *Times* ; mais un noble champion s'est présenté, M. Henry Vallance, qui a ramassé le gant avec bonheur, et qui a salué M. Graham d'un « vous êtes orfèvre, monsieur Josse, » qui a mis les rieurs de son côté, en

<sup>1</sup> Palais-National, escalier de cristal. — <sup>2</sup> Place de la Bourse. — <sup>3</sup> Rue du Coq-Saint Honoré, 7. — <sup>4</sup> Boulevard des Italiens. — <sup>5</sup> Boulevard des Italiens, 2. — <sup>6</sup> Rue de la Jussienne, 8. — <sup>7</sup> Rue Neuve Saint-Augustin, 1, 3, 5. — <sup>8</sup> Rue de la Paix, 26.





2484.

*Modes de Paris.*  
**Petit Courrier des Dames.**

Boulevard des Italiens, 1.

*Chapeaux de M.<sup>lle</sup> d'Alexandrine, r. d'Antin. Redingote en satin brodé par la M.<sup>lle</sup> Legnier  
 r. n. des p. Champs, 30. Paletot en velours et Cachemire de l'Inde des M.<sup>lle</sup> Gayelin, r. Richelieu, 93  
 Mouchoirs Chapron. Parfums Guerlain.*

*Mess. J. & J. Follet, 34, Rathbone Pl. London.*

Ayuntamiento de Madrid





laissant ledit tapissier seul avec sa jalousie de mauvais goût.

Si nous sommes bien informés, cette exposition a une bonne chance de couvrir les immenses dépenses auxquelles elle a donné lieu; samedi dernier il n'y a pas eu moins de neuf cents personnes qui y sont allées. Au prix de un shilling par personne, cela fait déjà une assez jolie somme. Outre cela, il s'y fait beaucoup d'achats et de nombreuses commandes. L'Exposition de l'Industrie française, ouverte par M. Sallandrouze de Lamornaix, dans la présente année 1849, est un digne prélude à la grande exposition de l'industrie de l'univers, qui s'ouvrira à Londres en 1851, et qui aura pour théâtre Hyde-Park, et s'étendra jusqu'à Kensington-Garden.

### Chronique.

Cet excellent M. Marty, si longtemps célèbre au théâtre de la Gaité, est maintenant, comme tout le monde le sait, maire de la commune de Charenton-le-Pont.

Il partage ordinairement le temps entre deux occupations favorites :

1° L'administration de sa commune;

2° La culture d'un grand jardin fruitier, qui est très-beau.

Il y a de ce'a trois jours, l'honorable maire était occupé, non à marier un couple à la mairie, mais à soigner un figuier de Syrie, auquel il tient beaucoup.

Il l'entourait de couvertures de paille, dans la crainte de la gelée.

Tout à coup on sonne très-fort à la porte de sa maison.

Un domestique ouvrit la porte et aperçut une ordonnance à cheval.

— Appelez votre maître, dit l'officier.

Arriva bientôt l'honorable M. Marty, dans son accoutrement de jardinier-pépiniériste.

— Qu'y a-t-il donc, monsieur? demanda-t-il à l'estafette.

— Je vous apporte une dépêche.

— Ah! mon Dieu! encore quelque chose de nouveau à Paris!... Est-ce pressé?

— Très-pressé.

— Comment! s'agirait-il de faire battre le rappel et d'aller prêter sur-le-champ notre concours à la garde nationale?

— Rassurez-vous. Jamais Paris n'a été plus calme. La chose ne regarde que vous. Adieu, je vous laisse.

M. Marty voulut retenir le messenger, mais celui-ci ayant piqué des deux, le maire ouvrit le paquet et y trouva :

Un brevet de chevalier de l'ordre national de la Légion d'honneur.

Quant à l'officier d'ordonnance, lorsqu'il fut rentré à son poste, il raconta ses impressions de voyage.

— J'ai trouvé, dit-il, l'ancien acteur, aujourd'hui maire, en sabots et en costume rustique, occupé à élançonner un figuier. L'histoire de Cincinnatus à la charrue n'est donc pas une fable.

Voici une anecdote que raconte le chroniqueur de *l'Union*. Cela se passait la semaine dernière à un des cafés les plus joyeux du boulevard.

Un monsieur fort bien mis, entre deux âges, à l'air vif, à la parole brève, se fit servir les mets les plus délicats de la cuisine, les vins les plus exquis de la cave, tant qu'il y a qu'il compléta une carte de quatre-vingts francs à lui tout seul. Le quart d'heure de Rabelais arriva, et tout à coup le consommateur égoïste se mit à appeler d'une voix de Stentor :

— La garde! la garde!

Les garçons accoururent, croyant la pratique saisie d'une frénésie à l'endroit de la carte et le prenant pour un Allemand. La carte fut apportée, le monsieur n'en cria que de plus belle, en tapant son couteau sur la table, en faisant des gestes inconcevables, et répétant toujours :

— La garde!

Le maître du café se hâta de se rendre auprès de l'énergumène, le pria de payer son compte, et de ne plus troubler les têtes-à-tête des cabinets particuliers par des vociférations séditieuses.

— Monsieur, répondit l'autre du ton le plus poli et le plus fashionable, j'agis dans votre intérêt.

— Comment cela?

— Je viens de faire chez vous une note de quatre-vingts francs, et comme je ne compte pas la payer, je réclame la garde afin que l'on m'arrête.

Le propriétaire resta stupéfait.



— Je ne comprends pas, monsieur.

— C'est pourtant facile : je ne veux pas payer ma carte, allez chercher la garde, c'est ma fantaisie.

Là-dessus s'entama une discussion des plus originales entre ces deux personnages; le maître du café a de l'esprit, il a surtout celui d'apprécier celui des autres; il fut charmé, enthousiasmé des réparties, des mots étourdissants de l'étranger, et il ne supporta pas l'idée de le faire coucher au violon.

— Monsieur, dit-il enfin, vous m'avez fait passer une demi-heure si agréable que je ne puis user de mes droits envers vous. Je déchire la carte, vous avez été mon convive et non pas mon débiteur, n'en parlons plus. J'y mets une condition néanmoins, une condition indispensable.

— Laquelle?

— C'est que vous irez en faire autant demain chez mon confrère du Café de Paris.

— Mon Dieu! monsieur, ce serait avec bien du plaisir; mais cela n'est plus possible, je l'ai fait hier.

Il court toutes sortes de contes sur *Toussaint-Louverture*.

Dans cette tragédie haïtienne de M. de Lamartine se trouve, entre autres choses, un épisode très-dramatique de la vie du Napoléon des noirs.

Quelques heures avant un combat décisif, Toussaint-Louverture prend son trésor, le remet à deux esclaves, ordonne à ces derniers de le suivre, leur fait faire deux cents pas hors de la ville de Port-au-Prince, et là s'écrie : Halte!

D'un signe de la main, il commande alors aux esclaves de faire deux fosses en terre. Il y jette l'or à pleines mains. Prenant ensuite un pistolet de chaque main, tue tour à tour les deux nègres, les enterre avec les métaux précieux, fait une marque au terrain et regagne l'armée.

Il paraît que, dans l'œuvre du poète, cette action barbare se passe non en récit, mais crûment et jusque dans ses moindres détails.

On craint, avec raison peut-être, que ce double coup de pistolet devant deux fosses ouvertes ne paraisse quelque chose de trop fort.

Voilà pourquoi Frédérick-Lemaître est parti avant-hier en chaise de poste pour le château de Saint-Point.

Coûte que coûte, l'acteur veut obtenir une atténuation de ce mouvement plus sauvage encore qu'énergique.

Mais il paraît, d'un autre côté, que M. de Lamartine tient bon. Il aurait déjà eu plusieurs fois l'occasion de s'exprimer sur cet objet délicat.

— Le sacrifice qu'on me demande, aurait-il dit, ne saurait être accepté de moi. L'histoire dit positivement que Toussaint-Louverture a tué et enterré ses deux esclaves; je veux rester fidèle à la vérité de l'histoire.

Toute vérité n'est pas bonne à dire, même au théâtre. Il faut, avant tout, ne pas trop blesser les sentiments ni les mœurs d'un public civilisé.

Quoi qu'il en soit, il y aura changement, ou l'œuvre ne sera pas jouée; voilà ce que dit Frédérick-Lemaître, ce Toussaint-Louverture de l'art dramatique moderne.

## THÉÂTRES.

La représentation de Duprez a été une des plus magnifiques solennités qui aient jamais eu lieu à l'Opéra. Le spectacle était bien fait, il est vrai, pour piquer la curiosité du public; notre grand chanteur chantait trois actes de son meilleur répertoire et avait convoqué à l'éclat de cette représentation les artistes les plus aimés du public. Ainsi, Carlotta dansait dans *le Bal de Gustave*; M<sup>me</sup> Castellan chantait le rôle de *la Juive* et M<sup>me</sup> Viardot celui de Desdemona d'*Otello*.

Nous n'essayerons pas de décrire l'enthousiasme du public, surtout après le grand air de *la Lucia* et le terrible dénouement d'*Otello*. Jamais Duprez ne s'était élevé à une plus grande hauteur de style et d'expression, et même il a retrouvé des élans où se retrouvaient sa voix dans toute sa puissance et toute son étendue. Ce soir là, M<sup>me</sup> Félix Miolan s'est révélée comme une cantatrice du premier ordre, et le public de l'Opéra a fait de ce modeste début une véritable ovation.

L'Opéra poursuit le cours de ses représentations du *Prophète*, qui, chaque soir, fait



chambrée complète. Les dernières représentations de Carlotta, dans *la Filleule des Fées*, sont aussi très-brillantes. Pendant ce temps-là on commence les répétitions de *l'Enfant prodigue* et du nouveau ballet dans lequel doit rentrer M<sup>me</sup> Cerrito. On parle aussi d'un ouvrage inachevé de Donizetti, auquel M. Adam mettrait la dernière main.

L'arrivée de M<sup>lle</sup> Jenny Lind à Paris est un sujet d'occupation pour certains amateurs, qui désireraient entendre cette cantatrice dont, en somme, le talent a été diversement apprécié. Selon les uns, ce talent, empreint d'une teinte germanique, ne se plierait pas facilement aux nécessités de notre scène; son genre de dramatique n'est pas dans les conditions du nôtre, et la simplicité qu'il affecte ne nous paraîtrait que de l'inexpression, en un mot, de l'insuffisance. D'après les autres, M<sup>lle</sup> Jenny Lind possède le sentiment théâtral qu'il faut à tout acteur qui chante, pour que son exagération ne puisse pas nuire à l'accomplissement de cette seconde moitié de sa tâche. Par exemple, on la cite dans *la Somnambule* italienne, au moment où elle effeuille une fleur, dont chaque débris est accompagné d'une larme véritable, sans que le moindre effort se trahisse, et sans que ce don de pleurer à volonté sur la scène paraisse plutôt la combinaison d'un effet que le résultat d'une émotion naturelle. C'est beaucoup assurément, car les maîtres, Horace et Boileau, ont recommandé les larmes à ceux qui veulent les faire couler chez autrui. Mais dans cette partie de l'art auquel s'est vouée la chanteuse dont il est ici question, le principal n'est pas là, surtout depuis qu'après les Pasta et les Malibran, on s'est montré si peu exigeant, sous le rapport scénique, pour les musiciens se produisant à ce titre sur un théâtre.

La voix chantée de M<sup>lle</sup> Jenny Lind est ce qui a établi sa réputation; c'est elle qui sollicite la curiosité générale. Eh bien! à cet égard, les opinions sont encore partagées, non que toutes ne reconnaissent de grands mérites à cette voix, celui d'une certaine étendue, d'une sûreté parfaite, et d'une méthode heureusement mêlée de l'école italienne et de l'école allemande. Mais on

lui reproche l'uniformité des moyens, une chose que l'on pourrait appeler le calme de l'indifférence, et notamment l'abus d'une sorte de *trille* par lequel l'artiste termine tous ses morceaux de valeur. Chez nous, qui voulons que rien ne manque à la justification des grandes renommées, ces défauts, s'ils existent, seraient assez pour refuser à celle-ci la consécration qu'elle viendrait nous demander. Il est présumable que M<sup>lle</sup> Jenny Lind en a jugé ainsi toutes les fois qu'on lui a conseillé le voyage de notre capitale pour s'y faire entendre. Cette persistance s'est sagement manifestée, on s'en souvient, lorsqu'un des deux directeurs de l'Opéra, M. Duponchel, se rendit à Londres dans l'intention d'en ramener la cantatrice, ou du moins de la décider à s'y rendre plus tard. Depuis lors on a dit à plusieurs reprises que cette résolution s'était ébranlée, et maintenant on aime à la croire vaincue, puisque l'artiste nous rend visite.

#### THÉÂTRE-ITALIEN. — *Matilde di Shabran*.

Il y a près de vingtans que *Matilde di Shabran* n'avait été donnée à Paris, et pourtant cette partition tient un rang fort distingué dans les œuvres de Rossini. M. Ronconi, qui depuis l'ouverture de la saison s'est attaché avec la plus louable activité à varier son répertoire, a bien fait de remettre en lumière un opéra si riche d'originales mélodies.

Ce qui donnait à cette reprise un nouvel attrait, c'est le début du ténor Lucchesi, chanteur célèbre sur les scènes italiennes, surtout pour le goût et le talent dont il a fait preuve dans l'interprétation de la musique de Rossini.

Lucchesi est un artiste intelligent, dont la voix est fraîche et suave; il vocalise avec une correction et une élégance rares; il a un style d'une grande délicatesse. Enfin, M. Ronconi a trouvé un ténor digne de paraître à côté des artistes éminents qui composent la troupe italienne. Lucchesi a obtenu un succès franc et sympathique; dans son air du deuxième acte il a entraîné et ravi tout l'auditoire.

M<sup>me</sup> Persiani a été vraiment merveilleuse dans le rôle de Mathilde.



M<sup>lle</sup> Vera a traduit avec beaucoup de distinction le rôle d'Edoardo.

Ronconi a mis son originalité et sa verve accoutumées dans le rôle du poète. Chanteur et comédien, il a enlevé tous les suffrages.

La première représentation des *Quatre Fils Aymon*, drame en trente tableaux, que prépare le théâtre de l'Ambigu-Comique, est décidément fixée au 27 de ce mois. L'administration a encadré cette curieuse et originale légende d'une mise en scène qui doit surpasser en magnificence tout ce que l'Ambigu-Comique nous a offert jusqu'à ce jour de plus brillant et de plus grandiose. Quatre peintres, MM. Séchan, Despléchin, Antony Zarra et Chéret, travaillent à illustrer le vaste drame de MM. Anicet Bourgeois et Michel Masson.

L'Ambigu-Comique a recruté tout un bataillon de comparses et acheté quatre chevaux magnifiques. On évalue à près de soixante mille francs les frais de cette mise en scène monstre. Il y aura place pour tout dans cette action si développée aux émotions dramatiques, et le talent des artistes pourra s'y produire avec beaucoup d'éclat. On compte donc sur un succès colossal.

Samedi dernier a commencé la série des *Bals de l'Opéra*, dont le nombre est ordinairement porté à douze pour la saison entière. Il sera assez curieux de savoir quelle influence auront exercée les événements sur cette espèce de plaisirs qui se présentent pour la seconde fois depuis la révolution opérée à fond de train. Si je remontais à l'époque où, de passablement ennuyeux, mais très-comme il faut qu'étaient ces bals, la foule dorée s'y pressait pour obéir à la mode, on n'y trouverait que de monotones souvenirs. C'étaient toujours des dominos blancs, noirs, bleus et roses, portant, pour signes de reconnaissance, une fleur, un ruban, une épingle; des loupes à barbe d'étoffe complaisante; des capuchons bien calfeutrés autour du visage; des mains gantées avec soin; des pieds montrés avec af-

fection; des rendez-vous sous la pendule, ce qui voulait dire à côté; de mystérieuses conversations; un perpétuel échange de billets doux, et des maris effarés courant de toutes parts après leurs femmes, qu'ils coudoient, pendant que de plus heureux tiraient bon parti de l'incognito. Les joies, les inquiétudes des uns, et l'ennui, la fatigue des autres, étaient invariablement les mêmes. Ainsi le voulaient l'usage, le ton, la forme traditionnelle et même aussi le goût de ce temps-là. Plus d'un moraliste vous dira, en comparant ces amusements avec ceux d'aujourd'hui, que les premiers valaient bien les derniers, et sans doute il établirait des différences dont il n'est pas besoin de s'occuper ici. Ce qui est incontestable, c'est que l'affluence assiège les portes depuis le commencement jusqu'à la fin de ces folles nuits, et qu'il est tout naturel d'en conclure que la foule y rencontre ce qu'elle cherche : l'enivrement.

Quelques semaines ont suffi pour consacrer la vogue de l'*Album* de 1850, de M. Eugène de Lonlay. Ces charmantes compositions sont aujourd'hui sur tous les pianos.

Les paroles de M. de Lonlay ont tout d'abord ce mérite, d'être simples et pleines de sentiment. C'est une poésie toute charmante de fraîcheur, de jeunesse, d'inspiration. Aussi nos compositeurs les plus aimés lui ont-ils offert leur collaboration. M. Auguste Morel a écrit une ravissante mélodie (*l'Age d'Or*). Le comte d'Adhémar n'a jamais été mieux inspiré que dans la romance de *Souvenirs*, et si M. Ernest Boulanger n'avait déjà pris sa place parmi nos plus gracieux compositeurs, la ballade du *Cor* eût suffi pour rendre son nom populaire. *Gondoline* est une délicieuse barcarolle de M. Eugène Aumont, et le *Tambour-Nègre* est un refrain plein de verve et d'entrain, dont les faiseurs de galops et de polkas ne manqueront pas de s'emparer.

De charmantes lithographies accompagnent l'album de M. Eugène de Lonlay. Aussi, avec sa couverture d'or, de lis et de feuillages, et sa magnifique impression, est-ce une des plus jolies étrennes musicales qu'on puisse offrir.

A ce Numéro est jointe la planche 2484.

### LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderie (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.  
Prix pour trois mois : Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRE, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.